

## MONTRÉAL, PLAQUE TOURNANTE MIGRATOIRE DES FRANCOPHONES<sup>1</sup>

### Paul-André Linteau

Professeur émérite,  
Département d'histoire,  
Université du Québec à Montréal

Tout au cours de son histoire, Montréal a été le point d'arrivée ou de départ de nombreux francophones. Mon objectif ici est d'inventorier brièvement ces mouvements migratoires et les connaissances que nous avons, ou n'avons pas, à leur sujet.

Même si notre colloque a pour objet la période 1760-1930, je crois qu'il est nécessaire d'évoquer la période antérieure, car certaines tendances fortes s'y développent déjà.

### En Nouvelle-France

Quand j'étais à l'école, j'ai appris que seulement 10 000 immigrants français étaient venus en Nouvelle-France. Ce chiffre, lancé en 1859 par François-Edme Rameau de Saint-Père, a longtemps perduré dans la mémoire collective. En réalité, grâce aux estimations de Mario Boleda, nous savons maintenant qu'au moins 33 000 Français se sont embarqués vers la vallée du Saint-Laurent<sup>2</sup>. Selon divers auteurs, on estime qu'entre le tiers et la moitié

---

<sup>1</sup> Conférence inaugurale du colloque « Montréal dans le système migratoire francophone nord-américain, 1760-1930 : bilans et pistes de recherche », présentée le 17 septembre 2019. Le colloque était organisé conjointement par l'équipe CRSH en partenariat *Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord (1640-1940)* et par le Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal.

<sup>2</sup> Mario Boleda, « Trente mille Français à la conquête du Saint-Laurent », *Histoire sociale/*

d'entre eux y seraient restés en permanence. De ce nombre, environ 9300, soit seulement un peu plus du quart de tous les immigrants, ont formé la population fondatrice, celle qui a eu une descendance.<sup>3</sup>

Dès cette époque reculée, on peut donc observer un phénomène qui, encore aujourd'hui, caractérise l'immigration française. Beaucoup de Français font un petit tour et puis s'en vont, sans s'enraciner. Plusieurs auteurs, notamment les généalogistes, ont eu tendance à concentrer l'attention sur la population fondatrice et à négliger les autres. Il y a toujours dans l'opinion publique et chez les décideurs l'idée que la seule immigration qui compte est celle qui s'enracine. Dans cette perspective, Maisonneuve est un bien mauvais immigrant, parce qu'il n'a pas eu d'enfant et est retourné finir ses jours en France. Pourtant, comme tous les autres qui ont séjourné ici, il a contribué de façon significative à bâtir Montréal et la société canadienne.

Cette conception réductrice de l'immigration n'a évidemment pas sa place ici. Nous ne travaillons pas sur l'enracinement, mais sur les phénomènes migratoires. Tous les migrants francophones qui sont passés par Montréal nous intéressent, quelle qu'ait été la durée de leur séjour.

---

*Social History*, vol. 23, n° 45, mai 1990, p. 153-177 ; « Nouvelle estimation de l'immigration française au Canada, 1608-1760 », Yves Landry, dir., *Le peuplement du Canada aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Québec, Centre national de la recherche scientifique, 2004, p. 29-37.

<sup>3</sup> Sur l'immigration française en Nouvelle-France, voir aussi, entre autres, Paul-André Linteau « Quatre siècles d'immigration française au Canada et au Québec », Serge Joyal et Paul-André Linteau, dir., *France-Canada-Québec. 400 ans de relations d'exception*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 165-181; Robert Larin, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*, Québec, Septentrion, 2000 ; Leslie Choquette, *De Français à paysans. Modernité et tradition dans le peuplement du Canada français*, Québec, Septentrion/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001 ; Gervais Carpin, *Le réseau du Canada. Étude du mode migratoire de la France vers la Nouvelle-France (1628-1662)*, Québec, Septentrion/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.

En Nouvelle-France, seule une minorité des immigrants aboutit à Montréal. Ici, comme ailleurs dans la colonie, dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, l'accroissement naturel dépasse en nombre l'apport des nouveaux venus français<sup>4</sup>.

Très rapidement, Montréal n'est plus seulement un lieu d'arrivée, mais aussi un lieu de départ et cela sur deux plans : les départs lointains et les départs proches.

Le premier phénomène est connu depuis longtemps. Métropole du commerce des fourrures, Montréal est la plaque tournante d'où partent vers l'Ouest les commerçants, missionnaires, militaires et engagés. Au début, beaucoup d'entre eux ont des attaches à Montréal, mais avec le temps, notamment pour les engagés, les migrants proviennent surtout d'autres localités ailleurs dans la région et ne font que passer par la ville. Le rôle de tête de pont vers l'Ouest est tout de même bien établi et se maintiendra jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, même s'il déborde de beaucoup le cadre francophone et celui du commerce des fourrures.

Le phénomène des départs proches a été mis en lumière par Louise Dechêne en 1973<sup>5</sup>. Elle observe que, au 18<sup>e</sup> siècle, la faiblesse de l'emploi urbain lié au commerce des fourrures ne permet pas d'absorber tout l'accroissement naturel, de sorte que s'enclenche un mouvement de migration de francophones vers la campagne environnante. Ce mouvement ne s'arrête pas avec la conquête de 1760 et se poursuit au moins jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle. On peut se demander d'ailleurs si l'arrivée dans la ville d'une immigration britannique croissante, en augmentant la concurrence sur le marché du travail, n'a pas poussé des francophones au départ. À ma connaissance, personne n'a étudié cette question.

---

<sup>4</sup> Yves Landry, dir., *Pour le Christ et le Roi. La vie au temps des premiers Montréalais*, Montréal, Libre Expression/Art Global, 1992, p. 102-107.

<sup>5</sup> Louise Dechêne, « La croissance de Montréal au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 27, n<sup>o</sup> 2, septembre 1973, p. 163-179.

## Les francophones de la plaine de Montréal

Quoi qu'il en soit, c'est dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle que s'amorce le mouvement inverse, celui de la migration des francophones, des campagnes vers Montréal. Il se manifeste d'abord dans la région environnante.

Le géographe Raoul Blanchard est le premier auteur à avoir étudié cette entité qu'est la plaine de Montréal. Il est aussi le premier à avoir observé un déclin significatif de la population de cette plaine à partir de 1861, surtout dans les zones rurales. Comme cette région est massivement peuplée de francophones, ceux-ci sont fortement touchés par le phénomène, même s'il se manifeste aussi parmi la minorité anglophone. Selon Blanchard, puisque la natalité des francophones reste très élevée, le déclin démographique ne peut s'expliquer que par l'émigration, d'abord vers les Etats-Unis, puis surtout vers Montréal. Il affirme que « Montréal a constitué un autre foyer d'appel, mais dont l'attraction a été plus tardive que celle du colosse américain. Il est possible que de 1880 à 1900 ces deux attractions aient été de force équivalente; il nous paraît certain qu'à partir de 1900 celle de la grande ville l'emporte<sup>6</sup> ». Un peu plus loin, il déclare que « ce puissant courant (...) a vidé de sa substance la plaine autour de la grande ville<sup>7</sup> ». Blanchard s'appuie alors sur des informations partielles glanées au cours de ses recherches et de ses pérégrinations.

Dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1977, Jean-Claude Robert, grâce à des témoignages de l'époque, situe le début de ce mouvement migratoire vers 1840. Étudiant les mariages, il observe que plus des trois-quarts des conjoints non montréalais « viennent

---

<sup>6</sup> Raoul Blanchard, *L'Ouest du Canada français. Montréal et sa région*, Montréal, Beauchemin, 1953, p. 84.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 286.

de la région », avec une prépondérance des paroisses riveraines et une présence plus forte de la rive nord que de la rive sud<sup>8</sup>.

De mon côté, en fouillant l'histoire de la bourgeoisie francophone de Montréal, j'ai dépouillé les répertoires biographiques de l'époque. J'ai pu observer qu'à peu près tous ces hommes d'affaires provenaient de la ville ou de sa région. Joseph Masson était de Saint-Eustache, Jean-Baptiste Rolland, de Saint-Hyacinthe, Jean-Louis Beaudry, de Sainte-Anne-des-Plaines, Charles-Séraphin Rodier, de Montréal, Charles-Théodore Viau, de Longueuil, Alphonse Desjardins, de Terrebonne, etc. À titre d'exemple, un de ces répertoires, paru en 1894, contient une centaine de biographies de membres de la Chambre de commerce. Les lieux de naissance se répartissent ainsi : 24 à Montréal, 9 dans les autres paroisses de l'île, 58 ailleurs dans la région de Montréal (dans 38 localités différentes); seulement 12 proviennent du reste du Québec et 3 de l'étranger<sup>9</sup>.

Dans un texte de 1996, Sherry Olson, utilisant un échantillon des naissances de 1859, observe que parmi les parents canadiens-français mariés à Montréal, 54 % sont originaires de la ville, 40 % de la plaine de Montréal et seulement 7 % de régions plus éloignées<sup>10</sup>.

À la suite de tous ces travaux, il est clair que, au 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup>, la migration francophone vers Montréal provient massivement de la plaine environnante<sup>11</sup>. Dans quel contexte se déroule-t-elle?

---

<sup>8</sup> Jean-Claude Robert, *Montréal 1821-1871. Aspects de l'urbanisation*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, 1977, p. 176, 191.

<sup>9</sup> Téléphore Saint-Pierre, *Histoire du commerce canadien français de Montréal, 1535-1893, Un souvenir*, Montréal, Sabiston Litho & Publishing, [1894] ; réédition : Montréal, Élysée/Commerce, 1975), p. 101-135.

<sup>10</sup> Sherry Olson, « Le peuplement de Montréal », Serge Courville, dir., *Atlas historique du Québec. Population et territoire*, Saint-Foy, PUL, 1996, p. 84.

En 1982, Jean-Claude Robert étudie les caractéristiques de la migration interne dans les quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis en 1861. Il observe que cette population est majoritairement francophone, jeune et féminine et qu'elle occupe surtout des emplois peu qualifiés<sup>12</sup>. En 1986, France Gagnon examine la migration vers la métropole, aux environs de 1861, de la population issue de la rive Nord de la plaine de Montréal. Elle met en lumière le rôle des chaînes migratoires et des réseaux de parenté<sup>13</sup>. Un quart de siècle plus tard, dans *Peopling the North American City*, Sherry Olson et Patricia Thornton illustrent le phénomène dans le cas de quelques membres de la famille Beauchamp. Là aussi les réseaux de parenté sont importants, de même que le va-et-vient entre la ville et la campagne<sup>14</sup>. Il faut souhaiter que soit rendu disponible l'ensemble des données et des tableaux colligés à ce sujet.

Malgré ces quelques percées, la connaissance du mouvement migratoire de la plaine vers la ville reste très partielle et très incomplète. Il faudrait sans doute déployer de nouvelles stratégies de recherche pour faire progresser ce sujet.

Les réseaux de parenté et de migration peuvent expliquer les patterns d'établissement dans la ville. Raoul Blanchard déclare que « Ces immigrants originaires des paroisses rurales sont intimidés par la grande ville (...) Ils vont donc tendre à s'agglomérer

---

<sup>11</sup> Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 44; France Gagnon, « Les migrations internes vers Montréal au XIXe siècle : un bilan », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, automne 1992, p. 31-49.

<sup>12</sup> Jean-Claude Robert, « Urbanisation et population : le cas de Montréal en 1861 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 4, mars 1982, p. 523-535.

<sup>13</sup> France Gagnon, *Le rôle de la famille dans l'adaptation des migrants de la plaine de Montréal au milieu montréalais : 1845-1875*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1986; « Parenté et migration : le cas des Canadiens français à Montréal entre 1845 et 1875 », Société historique du Canada, *Historical Papers/Communications historiques*, 1988, p. 63-85.

<sup>14</sup> Sherry Olson et Patricia Thornton, *Peopling the North American City : Montreal 1840-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2011, 524 p.

en groupes fermés, entre originaires du même coin de la Province, en tous cas entre Français<sup>15</sup> ». Dans son *Histoire de Montréal*, Robert Rumilly écrit : « Des ruraux de la rive sud peuplent en partie les quartiers voisins du fleuve : Saint-Henri, la Pointe Saint-Charles, Verdun. Ceux de Joliette et de l'Assomption s'établissent à Maisonneuve<sup>16</sup> ». Il ne fait que résumer, sans la citer, une observation publiée longtemps auparavant par le journaliste Émile Benoist<sup>17</sup>.

Dans son texte de 1996, Sherry Olson reprend la question pour les familles Beauchamp à partir des registres des paroisses montréalaises de 1899. Elle confirme les polarisations régionales : les « paroisses dans l'est (...) attirent davantage en aval, tandis que les paroisses de l'ouest de Montréal attirent davantage en amont », alors que d'autres « exercent une plus forte attraction sur la rive sud<sup>18</sup> ». Au cours du 20<sup>e</sup> siècle, le bassin de recrutement de Montréal s'élargit à l'ensemble du Québec et même aux zones francophones des autres provinces. Ce phénomène est bien documenté par les démographes pour la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, mais c'est en dehors de notre période d'observation qui se termine en 1930. Le mouvement s'est probablement amorcé avant, notamment dans l'entre-deux-guerres. Il n'a pas été étudié jusqu'ici pour cette période, et cela mériterait que notre équipe s'y penche.

## **Les Franco-Américains**

---

<sup>15</sup> Raoul Blanchard, *L'Ouest du Canada français*, p. 288.

<sup>16</sup> Robert Rumilly, *Histoire de Montréal*, Tome III, Montréal, Fides, 1972, p. 398.

<sup>17</sup> Émile Benoist, *Monographies économiques*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Éditions du Devoir, 1925, p. 134-136. Merci à Jean-Claude Robert de m'avoir signalé cette référence.

<sup>18</sup> Sherry Olson, « Le peuplement de Montréal », p. 84.

Quel est le rôle de Montréal dans l'autre grand phénomène migratoire de l'époque, l'exode vers les Etats-Unis? Ce qui est certain, c'est que la ville n'en est pas le pivot. Les nombreuses connections ferroviaires entre le Québec et les Etats-Unis font que les émigrants n'ont pas besoin de passer par la métropole pour s'y rendre. Les Montréalais participent-ils au mouvement? Ce semble être le cas pour les Irlandais à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais qu'en est-il des Franco-Montréalais? Je n'ai pas vu d'études spécifiques sur ce sujet. On peut penser que certains partent dans les périodes de ralentissement économique, mais que l'incitation à le faire est beaucoup moindre en phase de croissance urbaine. Il y a manifestement du travail à accomplir pour mieux circonscrire cet enjeu.

Ce qui a un peu plus retenu l'attention est le phénomène inverse : la migration de retour des Franco-Américains. Jacques Rouillard avait déjà levé un coin du voile en publiant des entrevues avec des personnes âgées, revenues il y a longtemps en terre québécoise<sup>19</sup>. Il y a une vingtaine d'années, je me suis penché sur cette question et j'ai mis en lumière l'ampleur du phénomène pour l'ensemble du Québec. Je n'ai pas pu établir quelle part de ces Franco-Américains s'établissent à Montréal. Il est toutefois certain qu'un bon nombre d'entre eux, ayant fait l'expérience de l'urbanisation aux Etats-Unis, ne sont pas retournés sur la terre familiale, mais ont plutôt choisi de s'établir dans les villes du Québec. J'ai examiné la trajectoire d'hommes d'affaires, de médecins, d'ingénieurs, de journalistes ou de syndicalistes montréalais dont la carrière a été marquée par l'expérience américaine<sup>20</sup>. Une de mes étudiantes de maîtrise, Martine Rodrigue, a de son côté étudié les Franco-

---

<sup>19</sup> Jacques Rouillard, *Ah les États ! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après les témoignages des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express, 1985.

<sup>20</sup> Paul-André Linteau, « Les migrants américains et franco-américains au Québec, 1792-1940 : un état de la question ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, n° 4, 2000, p. 561-602.



Américains établis dans le quartier Saint-Jacques en 1901. Elle a repéré dans le recensement 357 familles d'origine française dont au moins un membre est né aux États-Unis et rassemblant 1705 personnes, ainsi que 126 célibataires. Leur situation à Montréal reflète une certaine diversité, mais la source ne permet pas d'établir un lien avec l'expérience américaine antérieure<sup>21</sup>. Il arrive que ce type de mouvement ne soit que temporaire, ou s'inscrive dans une suite d'allers-retours, comme l'illustre l'exemple d'Alma Drouin, étudié par Magda Fahrni et Yves Frenette<sup>22</sup>. Dans beaucoup de cas, il devient permanent. À mon avis, cette migration de retour a, au niveau collectif, des conséquences non seulement démographiques, mais aussi économiques, sociales et culturelles à Montréal et dans tout le Québec. Je me réjouis que Danielle Gauvreau reprenne le flambeau afin de pousser plus loin l'étude de ce phénomène.

### **Les Français et les Belges**

Après les ruraux du Québec et les Franco-Américains, le 3<sup>e</sup> mouvement migratoire en importance origine de France. Il est très faible pendant le siècle qui suit la Conquête. Le généalogiste Marcel Fournier a compilé les noms de 1487 immigrants français arrivés au Québec entre 1765 et 1865, soit une moyenne d'une quinzaine par année, ce qui est très peu<sup>23</sup>. Avec le quart des effectifs, l'immigration religieuse représente déjà un phénomène particulier. Il y a notamment des prêtres de Saint-Sulpice et des membres des nouvelles

---

<sup>21</sup> Martine Rodrigue, *Les Franco-Américains à Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1997; « Les Franco-Américains à Montréal en 1901: un regard sur le retour au pays », *Francophonies d'Amérique*, n° 9, 1999, p. 107-115.

<sup>22</sup> Magda Fahrni et Yves Frenette, « « Don't I long for Montreal": l'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Histoire sociale/Social History*, vol. 41, no 81, mai 2008, p. 75-98.

<sup>23</sup> Marcel Fournier, *Les Français au Québec, 1765-1865*, Sillery, Septentrion, 1995, 386 p.

congrégations françaises implantées dans le diocèse de Montréal. De leur côté, les civils, arrivés pour la plupart de façon isolée ou en petits noyaux familiaux, ont des parcours professionnels variés. On y trouve des artisans et des ouvriers, des agriculteurs, des pêcheurs et des marins, mais aussi, et de plus en plus, des enseignants et des artistes, des membres des professions libérales et des hommes d'affaires<sup>24</sup>.

Vers 1870, s'amorce une vague migratoire française qui s'accélère au début du 20<sup>e</sup> siècle et à laquelle le déclenchement de la Première Guerre mondiale vient brutalement mettre fin. En 2012, un colloque tenu à Nantes a permis d'aborder divers aspects de l'immigration française de cette époque, mais a aussi révélé à quel point cette connaissance était encore fragmentaire<sup>25</sup>. Avec mes collègues Yves Frenette et Françoise Le Jeune, j'ai ensuite produit une analyse détaillée de cette vague migratoire, en me concentrant sur Montréal et le reste du Québec<sup>26</sup>. J'ai aussi intégré dans cette étude les résultats des travaux de mes étudiants et d'autres chercheurs.

J'ai pu mettre au jour l'existence à Montréal d'une véritable communauté immigrante française, forte de 4000 à 5000 personnes à la veille de la Grande Guerre. C'est un peu moins de 1% de la population de l'agglomération. La part des Français dans le mouvement

---

<sup>24</sup> Paul-André Linteau, « Quatre siècles d'immigration française au Canada et au Québec », p. 173.

<sup>25</sup> Les *Actes du colloque Les immigrants français au Canada à l'époque de la Grande Migration transatlantique (1870-1914)* ont été publiés uniquement en version électronique. Hébergés d'abord dans *eCRINI*, 3 (2012), ils ont été repris dans *Études canadiennes/Canadian Studies. Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France, open edition*, 86-2 (2019), <https://journals.openedition.org/eccs/2150>

<sup>26</sup> Paul-André Linteau, Yves Frenette et Françoise Le Jeune. *Transposer la France. L'immigration française au Canada (1870-1914)*, Montréal, Boréal, 2017, en particulier les chapitres 3 et 4.; voir aussi Paul-André Linteau, Yves Frenette et Françoise Le Jeune. « L'histoire de l'immigration française au Canada au début du XX<sup>e</sup> siècle : bilan et perspectives », *Études canadiennes/Canadian Studies. . Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France*, 86 (juin 2019), p. 5-37.

migratoire qui touche la ville n'est cependant pas négligeable. En 1911, ils représentent 10 % des immigrants en provenance de l'Europe continentale, ce qui les place au 3<sup>e</sup> rang, loin derrière les Juifs ashkénases et les Italiens. En réalité, la population française est plus nombreuse que ses seuls immigrants, mais la donnée du recensement sur l'origine ethnique française n'est pas utilisable pour la mesurer, puisqu'elle englobe aussi les Canadiens français.

Un phénomène majeur de l'époque est la migration d'environ 2500 religieux et religieuses vers le Québec, entre 1880 et 1914 et surtout vers 1903. Guy Laperrière a bien mis en lumière, dans ses ouvrages, tout le contexte dans lequel elle se déroule<sup>27</sup>. Guillaume Helou et Simon Balloud y ont ajouté d'utiles compléments<sup>28</sup>. Mes recherches dans les cahiers du recensement de 1911 m'ont permis d'observer que, dans plusieurs localités du Québec, les congréganistes forment le plus important contingent parmi les immigrants français. Ce n'est pas le cas à Montréal, où l'archevêque Paul Bruchési ne veut pas avoir trop de Français dans son diocèse.

La majorité des immigrants français à Montréal est formée de laïcs qui appartiennent à des milieux relativement modestes. Les ouvriers d'usine et les manœuvres forment la composante principale de cette population. Dans cette grande ville, l'éventail professionnel est tout de même varié et on y relève des domestiques, des employés de

---

<sup>27</sup> Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses, De la France au Québec, 1880-1914*. 3 tomes, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996-2005.

<sup>28</sup> Guillaume Helou, « La migration des enseignants religieux français au Québec de 1900 à 1914 », *Actes du colloque Les immigrants français au Canada à l'époque de la Grande Migration transatlantique (1870-1914)*, 2012, *Études canadiennes/Canadian Studies. Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France, open edition*, 86-2 (2019), <https://journals.openedition.org/eccs/2150>; Simon Balloud, *Les hommes d'Église français dans la migration vers le Canada, 1842-1914*, thèse de doctorat, Université de La Rochelle/Université du Québec à Montréal, 2019.

bureau et de magasin, quelques enseignants laïcs. On trouve aussi des comédiens et des restaurateurs et une poignée d'hommes d'affaires. Ces derniers lancent des entreprises nouvelles, industrielles ou commerciales, dont certaines auront une longue durée<sup>29</sup>.

Par sa taille et son organisation, la communauté française de Montréal se distingue de toutes les autres communautés françaises au Canada. Elle est dotée d'institutions dynamiques, telles la Chambre de commerce française et l'Union nationale française. Elle organise chaque année de grandioses célébrations du 14 juillet qui, au début du 20<sup>e</sup> siècle, attirent des foules considérables. Elle est regroupée autour du consul de France que ses compatriotes placent systématiquement au cœur de leurs activités.

Sur le plan démographique et matrimonial, deux temps forts distincts ressortent nettement des recherches sur les Français de Montréal. Le premier, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, est surtout caractérisé par la venue d'immigrants célibataires qui, en épousant des Canadiennes françaises, ont tendance à se fondre dans la masse. Pour le début du XX<sup>e</sup> siècle, il y en a encore, mais on relève beaucoup plus de couples français pour qui la migration vers le Québec s'inscrit manifestement dans une stratégie familiale. L'option de

---

<sup>29</sup> Paul-André Linteau, « Les hommes d'affaires français à Montréal, 1870-1914 », *Actes du colloque Les immigrants français au Canada à l'époque de la Grande Migration transatlantique (1870-1914)*, 2012, *Études canadiennes/Canadian Studies. Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France, open edition*, 86-2 (2019), <https://journals.openedition.org/eccs/2150>; Ingrid Filot, *Les immigrants français à Montréal 1850-1901. Étude des Français présents à Montréal lors du recensement de 1901*, mémoire de maîtrise Université de Lyon II Lumière, 1995; Fanny Kittel, *Les immigrants français à Montréal d'après le recensement de 1911*, mémoire de master I, Université Pierre Mendès France, Grenoble II, 2009; Guillaume Helou, *L'immigration des Français au Canada en 1911, l'exemple des quartiers Sainte-Marie et Papineau, Montréal*, mémoire de master I, Université de La Rochelle, 2010.

recommencement en Amérique est alors devenue beaucoup plus un choix de couple.

Ajoutons qu'il y a aussi une certaine accélération des arrivées dans les années qui précèdent la Grande Guerre. Le déclenchement du conflit met fin à ce mouvement migratoire et entraîne, au Québec comme ailleurs au Canada, le retour en France de nombreux appelés.<sup>30</sup> Certains reviennent, d'autres pas, mais l'élan est brisé. Pendant tout l'entre-deux-guerres, l'immigration française vers le Canada est quasi inexistante. Il faut attendre les années 1950 pour voir renaître une vague migratoire significative en provenance de ce pays.

La parution du livre sur l'immigration française entre 1870 et 1914 n'a pas épuisé le sujet. On connaît mal les circuits migratoires et le rôle des expériences antérieures. Récemment, le généalogiste Marcel Fournier a étudié les Français de Montréal morts au combat pendant la Grande Guerre<sup>31</sup>. On voit que leurs origines géographiques et professionnelles étaient très variées et que ces hommes ne semblent s'inscrire dans aucune chaîne migratoire. Le corpus observé est limité et nous aurions intérêt à étendre plus largement ce type d'enquête. Par ailleurs, le dépouillement du recensement de 1921 permettrait de mieux creuser l'implantation des immigrants français dans la société montréalaise.

En comparaison, l'immigration belge à Montréal est beaucoup plus modeste. En 1911, il n'y a dans l'île de Montréal que 1052 personnes nées en Belgique. On ne sait à peu près rien à leur sujet. On a plus étudié le discours sur l'immigration belge que les

---

<sup>30</sup> Françoise Le Jeune, « Français du Canada au combat dans les unités françaises », Serge Bernier et Serge Joyal, dir., *Le Canada et la France dans la Grande Guerre*, Montréal, Art Global, 2016, p. 193-226.

<sup>31</sup> Marcel Fournier, *Les soldats français de Montréal morts en Europe à la Grande Guerre 1914-1918*, s.l., Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs, 2018, 76 p.

immigrants eux-mêmes. Les seuls qui ont retenu l'attention sont les artistes qui ont contribué à la vie musicale de la ville, les professeurs et directeurs des écoles spécialisées, et le syndicaliste Gustave Franck. André Vermeire évoque également les premiers pas d'une vie associative belge qui semble assez modeste<sup>32</sup>. Clairement, le dossier de l'immigration belge à Montréal est à construire.

Ce survol rapide a permis de faire le point sur les trois grands mouvements migratoires francophones vers Montréal avant 1930 : ceux des ruraux du Québec, des Franco-Américains et des francophones européens. Il est loin d'épuiser le sujet, mais il met la table pour nos échanges lors de ce colloque.

---

<sup>32</sup> André Vermeire, *L'immigration des Belges au Québec*, Québec, Septentrion, 2001, 205 p.; voir aussi Serge Jaumain, dir., *Les immigrants préférés : les Belges*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, 193 p.